

24 heures
12 février 2008

A la source ardente de la tragédie

THÉÂTRE

L'auteure Isabelle Daccord fait renaître le souffle de la tragédie antique *L'Orestie* avec les mots d'aujourd'hui. Un pari à découvrir au Théâtre des Osses, à Givisiez.

Il faut avoir de l'audace et du talent pour oser réécrire *L'Orestie* d'Eschyle, cette trilogie qui constitue le plus ancien texte de théâtre qui nous soit parvenu à travers les siècles. Il se trouve que l'auteure fribourgeoise Isabelle Daccord, à l'origine de ce projet un peu fou, possède ces deux qualités. Et une vraie sensibilité à cette œuvre, pour en extraire le venin, le soufre, la passion, avec une si belle clarté. Présentée au Théâtre des Osses, dans une mise en scène de Gisèle Sallin, cette création nous plonge aux sources incandescentes du théâtre.

L'Orestie d'Eschyle, représentée pour la première fois à Athènes en 458 av. J.-C., raconte l'histoire des Atrides, une saga familiale hantée par la haine et la vengeance et qui se décline en trois pièces (*Agamemnon*, *Les Choéphores*, *Les Euménides*). A savoir le récit du retour d'Agamemnon de la guerre de Troie et son assassinat par son épouse Clytemnestre, la vengeance de ses enfants Electre et Oreste, qui tuent à leur tour leur mère, puis le temps du pardon, avec la création du premier tribunal, qui signifia la fin de la loi du talion.

Isabelle Daccord s'est offert la liberté de ne pas coller mot à mot au texte originel. Comme une photographe, elle a choisi les «cadres» et les «filtres» pour dire ce paysage de la destruction et de la vengeance. L'écriture est des plus vivantes, vive et même joueuse. La mise en scène de Gisèle Sallin, tout en sobriété, puis dans un registre plus burlesque, porte ces mots



Isabelle Daccord
Ariane Moret, magnifique dans *L'Orestie*.

d'aujourd'hui, dans un lieu indéfini, entre le passé et le maintenant, avec une incroyable présence. Dans un décor trouble, ville ou vieux théâtre tout de nuit, huit comédiens (dont Ariane Moret, magnifique) entonnent cette histoire, tour à tour personnage ou membre du chœur antique, villa-

geois abasourdis par tant de violence. Comme le double inquiet du spectateur, qui, lui, se ravit de la force de cette tragédie.

ANNE-SYLVIE SPRENGER

Théâtre des Osses, Givisiez (FR).
Jusqu'au 16 mars.
Rés.: 026 469 70 00.

«L'Orestie», une tragédie près de chez vous

Théâtre Grâce à une réécriture condensée, la saga des Atrides devient l'affaire de tous

Marie-Pierre Genecand

Au départ, elle n'en voulait pas de cette tragédie d'Eschyle. Elle ne se voyait pas reconduire avec les mots d'aujourd'hui cette saga sanglante où les Atrides s'étripent sur fond de guerre de Troie. «Trop de pirouettes dans mon écriture pour m'atteler à un tel char avec son cortège de larmes et de machabées», estimait Isabelle Daccord. Et puis, à peine ouvert le premier tome de ce triptyque vieux de

Matériau passionnant que cet accouchement dans la douleur d'une nouvelle échelle des valeurs

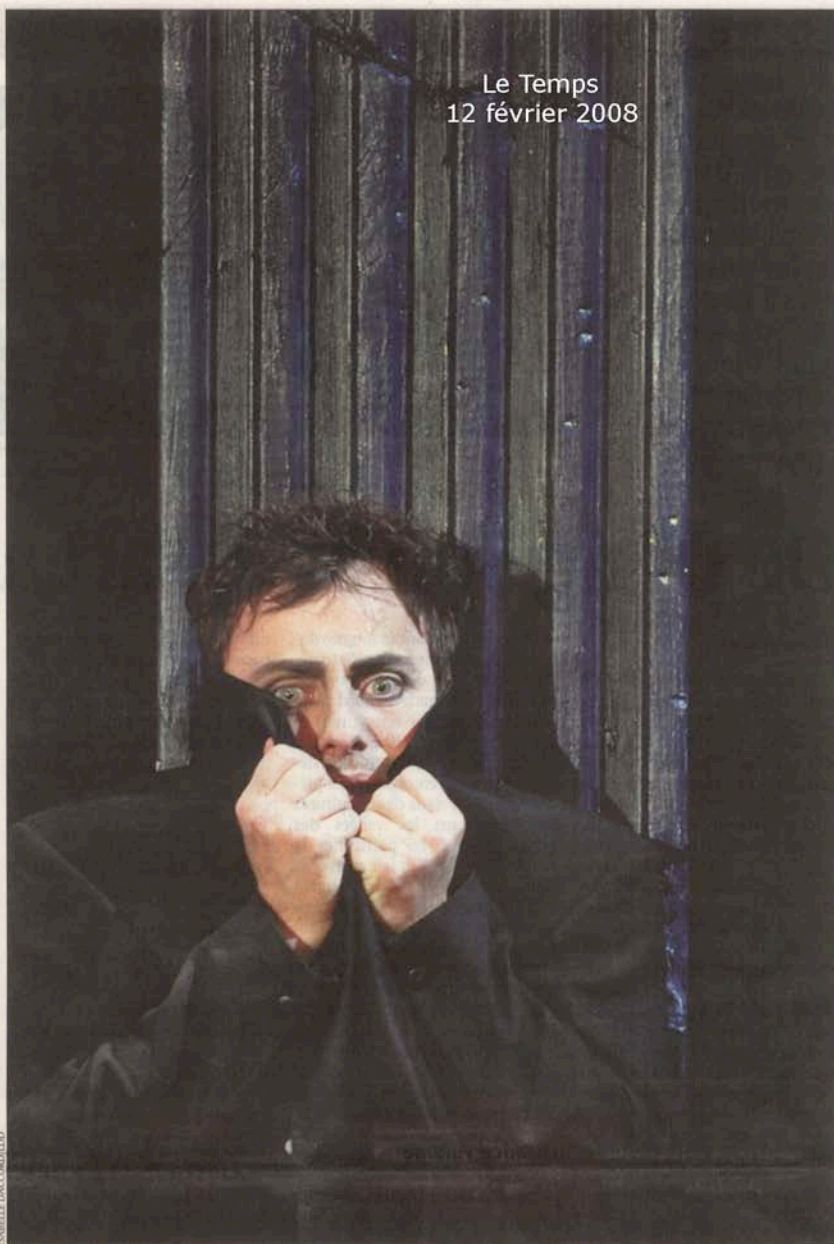
2500 ans, Agamemnon lui «tombe dessus». Transmettant à l'auteure fribourgeoise une vraie passion pour ce récit qui salue l'avènement d'une justice modérée contre une justice punitive. Même sentiment d'évidence à la vision du spectacle proposé par Gisèle Sallin, au Théâtre des Osses, à Givisiez. Cherchant une troisième voie entre excès et excuses, les personnages sont troublants de proximité et d'actualité.

Lorsque commence *L'Orestie*, la guerre de Troie est finie. Le peuple d'Argos devrait donc célébrer le retour sur ses terres d'Agamemnon victorieux. «Mais la guerre n'est jamais une victoire», constate son épouse Clytemnestre. Elle mutile les corps, les cœurs et les esprits, elle laisse pour seule trace la haine. La reine sait de quoi elle parle: sous un visage lisse et des effusions à profusion, elle dissimule l'assassinat qu'elle réserve à

son mari pour avoir sacrifié leur fille Iphigénie. Cette immolation était, au début du conflit, l'unique moyen de permettre à la flotte grecque de filer vers Troie. La souveraine conçoit bien la raison d'Etat. Mais elle sait aussi qu'aux yeux de la justice archaïque un tel crime ne peut rester impuni. Elle tuera donc pour laver l'honneur et, en la tuant à son tour, Oreste prolongera la loi de l'horreur. Cycle sans fin? Non, sous l'égide de la sage Athéna, un tribunal libère Oreste de la malédiction et installe une justice plus nuancée, qui sait moduler la punition.

Matériau passionnant que cet accouchement dans la douleur d'une nouvelle échelle des valeurs. Et grâce à l'écriture directe d'Isabelle Daccord, on n'en perd pas une miette. On suit Clytemnestre dans sa dissimulation comme on accompagne Oreste dans son tiraillement. Le moment le plus poignant? Lorsqu'il cherche du réconfort auprès de cette mère qu'il doit envoyer à la mort. «Regarde, elle est misérable, elle n'est plus rien», lâche-t-il à sa sœur Electre, à peine sorti des bras de sa future proie. Mais Electre reste inflexible: «Ne renonce pas ou nous serons à jamais des bannis. Tue! En mémoire de notre père. Tue la reine!»

Cette langue rythmée dicte à Gisèle Sallin une mise en scène limpide dans sa simplicité. Tantôt chœur, tantôt protagonistes, les comédiens exposent leurs difficultés, sans filtre, comme s'ils occupaient une arène où délibérer. Du reste, même si le décorateur Jean-Claude de Bemels situe le spectacle dans un théâtre à l'italienne peint en bleu nuit, sorte de mise en abyme d'une époque à l'autre, le parterre, libéré de ses sièges, aménage une agora propre au



Le Temps
12 février 2008

David Pion, un Oreste halluciné à force d'être déchiré. Athéna le libérera de ses démons. FRIBOURG, FÉVRIER 2008

débat. Du coup, le public se trouve lui aussi mobilisé. Il deviendra même jury au moment (comique) où Athéna cloue le bec des Erynies décadentes et convoque un tribunal pour sceller son nouveau contrat.

Et les comédiens? Ils goûtent

visiblement ce verbe modernisé. Parmi eux, Ariane Moret empoigne sa Clytemnestre avec la rage des bafoués. David Pion compose un Oreste parfaitement halluciné à force d'être déchiré. Quant à Véronique Mermoud, elle donne à sa Pythie une aura d'outre-tombe qui

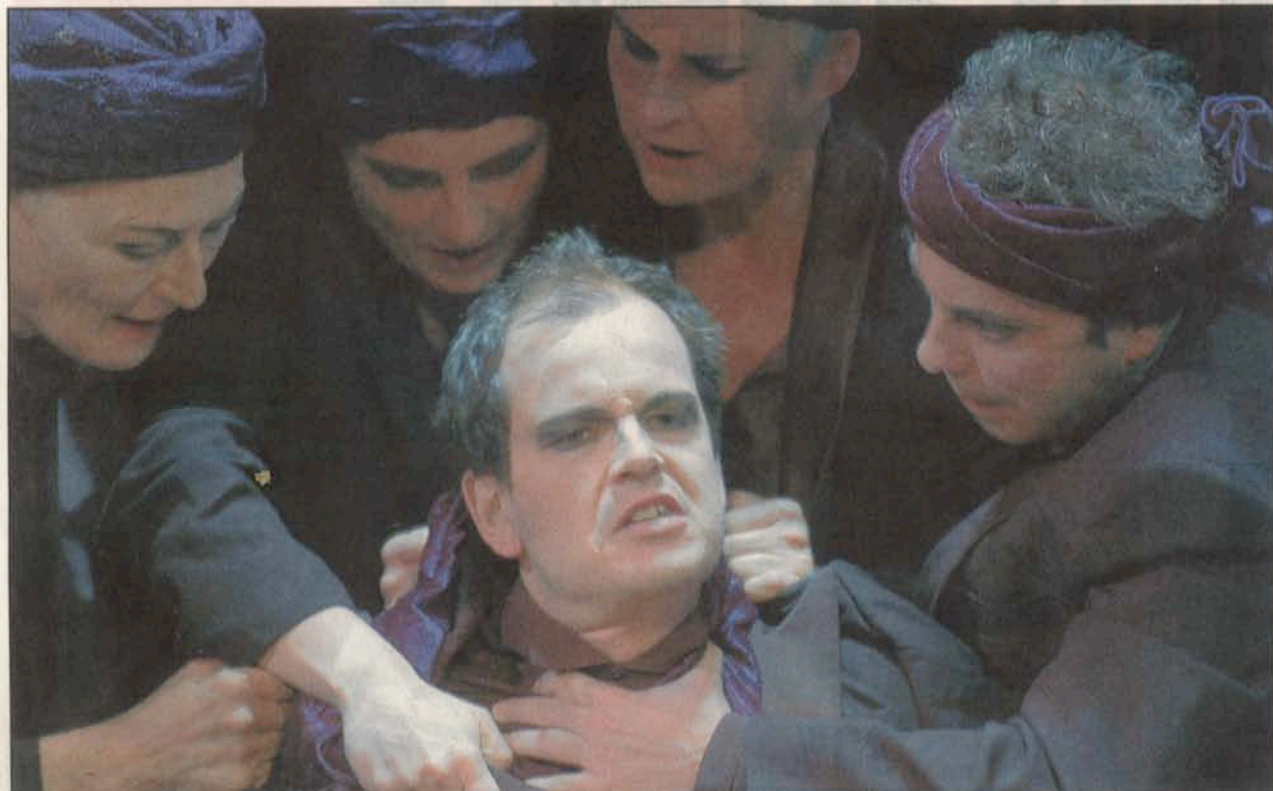
amène une touche de mystère dans cette fable poignante, drôle parfois et toujours sincère.

L'Orestie, Théâtre des Osses, à Givisiez, Fribourg, rés.: 026/469 70 00. Jusqu'au 16 mars www.theatredesosses.ch, 2h.

CRITIQUE

La justice? C'est du théâtre!

LES OSSES • *Gisèle Sallin met en scène «L'Orestie» d'Eschyle par Isabelle Daccord. Un final détonnant transfigure cette tragédie sanglante.*



Les vieillards, citoyens de la ville grecque d'Argos, refusent l'usurpation du trône par le tyran Egisthe (René-Claude Emery), amant de Clytemnestre. ISABELLE DACCORD

ELISABETH HAAS

Une recreation à la fois fidèle à l'esprit du texte original et qui témoigne des préoccupations de l'écrivaine Isabelle Daccord, qui respecte Eschyle tout en dégageant le sens de «L'Orestie» dans le monde d'aujourd'hui: le théâtre des OsseS a relevé le défi d'adapter cette pièce grecque du V^e siècle av. J.-C. Le spectacle créé vendredi dernier à Givisiez est poignant, fort. Il est l'aboutissement d'une réflexion et d'un travail de deux ans qui puise aux sources du théâtre, à Athènes. D'emblée, l'auteur de cette nouvelle version et la metteuse en scène Gisèle Sallin ont parié sur la force du récit, canal ancestral de la transmission des mythes, qui reste très présent chez Eschyle.

Quand elle fait se détacher les protagonistes du chœur, Gisèle Sallin se souvient que le théâtre est né à partir de la tradition du récit collectif. Attentive au rythme d'un texte dense, qui demande des efforts, elle fait raconter la guerre de Troie au chœur des vieillards à l'unisson, avec une tension constante, une cadence soutenue, un souffle épique. Alors qu'on ne montre pas de violence ni de cadavres sur scène, les mots permettent d'insister, d'en rajouter. Isabelle Dac-

cord n'évite pas les morts par milliers, le sac de la ville, les viols, la vanité de la guerre, les soldats perturbés et perdus. Le roi Agamemnon lui-même rentre méconnaissable. «Nous ne pouvons pas nous taire», dit le chœur.

Au début de l'«Orestie», tout contribue à laisser le récit au premier plan: une direction d'acteurs précise et mûrement aboutie, pas de lever de rideaux, seulement un noir, peu d'effets scéniques, si ce n'est le décor bleu nuit, ce théâtre de biais, beau de sobriété, les costumes noirs qui unifient le chœur et les lumières qui captent les visages. Puis l'angoisse des vieillards s'accomplit, la pièce s'emballe, tombe dans l'excès exactement contraire à l'idéal grec de tempérance et de paix. Isabelle Daccord ne nous épargne rien de la folie meurtrière, qui se traduit par l'absence glaçante de remords chez Clytemnestre, et vire à l'hystérie chez Electre, dont les choéphores aveuglées excitent la rage et la vengeance. C'est dans un bain de sang, représenté par un grand voile rouge, que plonge la tragédie. La perte de contrôle des protagonistes sur leur destin va crescendo. Il semble n'y avoir d'issue possible que la mort. Rongé par le doute, Oreste est poussé au crime

par Apollon. La malédiction des Atrides, qui représente l'inconscient refoulé, les non-dits, empêchent tout comportement réfléchi. Jusqu'à cette scène bouleversante, où Clytemnestre prend son fils Oreste dans ses bras. Avant qu'il ne lui assène le coup fatal.

Quel contraste avec le dernier volet de la trilogie, que Gisèle Sallin traite sur le mode comique et décalé! La présidente du tribunal, Athéna, joue les psy empathiques et un peu châtiés. Les Erinyes, ces monstres mythologiques aux têtes de Gorgones, hideuses et effrayantes, qui s'acharnaient sur les coupables, portent haut l'ironie, les gloussements et la perruque extravagante. A peine aperçoit-on encore, sur le banc des accusés, Oreste et Electre, tout penauds et effacés derrière l'enjeu de la pièce. C'est que le dernier volet de la trilogie se joue entre l'ancienne garde (les Erinyes) et la nouvelle génération des dieux (Athéna), qui institue la justice. La raison finit par l'emporter sur l'instinct et la spirale destructrice de la vengeance. Quoique. Athéna elle-même sait que la justice n'est jamais gagnée une fois pour toutes. La justice? «Qui peut croire à ce théâtre?», questionnent, le rire grinçant, les Erinyes. I

«L'ORESTIE» D'ESCHYLE

La Gruyère
14 février 2008

Dans la pureté du théâtre

En remontant aux sources du théâtre et de la démocratie, «L'orestie» d'Eschyle fouille aussi au plus profond de l'humain. La version épurée du Théâtre des Osses, avec un texte d'Isabelle Daccord et une mise en scène de Gisèle Sallin, rend poignant ce retour vers nos racines.



Clytemnestre et Oreste (Ariane Moret et David Plon), la mère et le fils unis dans la malédiction des Atrides

CRITIQUE

Tout à coup, cette boule dans la gorge. C'est la fin des *Euménides*, la fin de la trilogie de *L'orestie* d'Eschyle, que présente le Théâtre des Osses de Givisiez. Athéna vient d'acquitter Oreste et Electre. Ils avaient tué leur mère, étaient poursuivis par les Erynies, les vengeresses. Au droit à la vengeance, Athéna a préféré la justice d'un tribunal. La malédiction est brisée, la tragédie a laissé place à la comédie. Les maléfiques Erynies se muent en bienveillantes Euménides. Et la déesse de mettre en garde: il ne faut plus prononcer leur ancien nom. Elles pourraient réapparaître.

C'est le point culminant de cette *Orestie*. Et c'est bouleversant. Comme un cri d'espoir lancé par Eschyle, il y a 2500 ans. Au moment

où naissait la démocratie. Avec elle, le rêve d'un monde meilleur. Aujourd'hui, il reste cette question: que s'est-il passé pour que l'homme n'ait pas su profiter de ce renversement essentiel, où l'engrenage du sang était remplacé par la justice? Etrange sentiment. Comme une émotion venue du fond des âges, que le Théâtre des Osses parvient à transmettre avec force, grâce à sa version inédite, épurée, de *L'orestie*, écrite par Isabelle Daccord (*La Gruyère* du 5 février).

Dans le texte comme dans la mise en scène de Gisèle Sallin, on ressent à chaque seconde cette volonté d'aller au plus simple, au plus juste, et de s'y tenir de bout en bout. Pas un mot ni un geste de trop. Pas d'accessoires. Juste un drap couleur de sang, dans un théâtre couleur de nuit. Et huit comédiens en stricts costumes noirs qui jouent

les différents rôles. Ils sont venus nous raconter l'histoire de la lignée maudite des Atrides. De ce roi, Agamemnon, vainqueur de la Guerre de Troie, revenu à Argos, où il est assassiné par son épouse, Clytemnestre. Qui est, à son tour, tuée par ses enfants, Oreste et Electre, vengeurs de leur père.

De rage, de mort, de larmes

Par cette volonté d'atteindre l'essentiel de la tragédie fondatrice d'Eschyle, la plus ancienne qui nous soit parvenue, le Théâtre des Osses remonte aux sources. A celles du théâtre, d'abord, cette magie qui permet à un comédien de se transformer en Agamemnon, juste en ôtant le foulard bleu de son front. Ce mystère qui permet à un drap rouge de devenir palais. Dans ce registre, la première arrivée de

Clytemnestre (excellente Ariane Moret) est une merveille. Alors qu'elle se trouvait dans le chœur, on croit la voir apparaître de nulle part, par un simple geste, un changement de lumière.

Ce travail de simplification qu'ont réalisé Isabelle Daccord et Gisèle Sallin permet aussi de retourner aux racines de notre civilisation. Et à celles de l'humain, à ce moment fondateur où il comprend que le sang ne doit plus répondre au sang. C'est sans doute cette triple remontée aux origines qui rend ce spectacle des Osses aussi poignant. Ou alors cette adéquation entre ce texte limpide, qui permet de vraiment entendre l'intensité de cette histoire millénaire, et une mise en scène toute de précision, dans un respect total du texte, si loin des effets gratuits qui font tant de mal au théâtre d'aujourd'hui. Ce qui implique d'oser, quand il le faut, pousser la tragédie: *L'orestie* est une histoire de rage, de mort et de larmes.

Dans la modernité

Cette nouvelle production des Osses, ce n'est pas le moindre de ses mérites, parvient à toucher avec ce texte né en 458 av. J.-C., couplé à des moyens contemporains. En témoigne l'utilisation des musiques très organiques des Young Gods. Ou cette manière de jouer avec les conventions théâtrales et d'utiliser des micros ou des éclairages raffinés. Nous voici hors du temps, dans un univers qui est celui du théâtre (le magnifique décor en biais de Jean-Claude De Bemels vient sans cesse le rappeler), mais un théâtre qui fouille profondément la pâte humaine.

Avec une distribution très homogène (avec notamment une superbe Véronique Mermoud en Pythie), le Théâtre des Osses réussit un coup de force: démontrer avec une justesse exemplaire que le message d'Eschyle reste d'une incroyable actualité. Et qu'il n'a rien perdu de son urgence.

Eric Bulliard

Givisiez, Théâtre des Osses, jusqu'au 16 mars, vendredi et samedi à 20 h, dimanche à 17 h. Réservations: 026 469 70 00 ou www.theatreosses.ch

Egalement à la salle CO2 de La Tour-de-Trême, vendredi 29 février, 20 h 30. Réservations: Office du tourisme de Bulle, 026 913 15 46 ou www.lablilletterie.ch